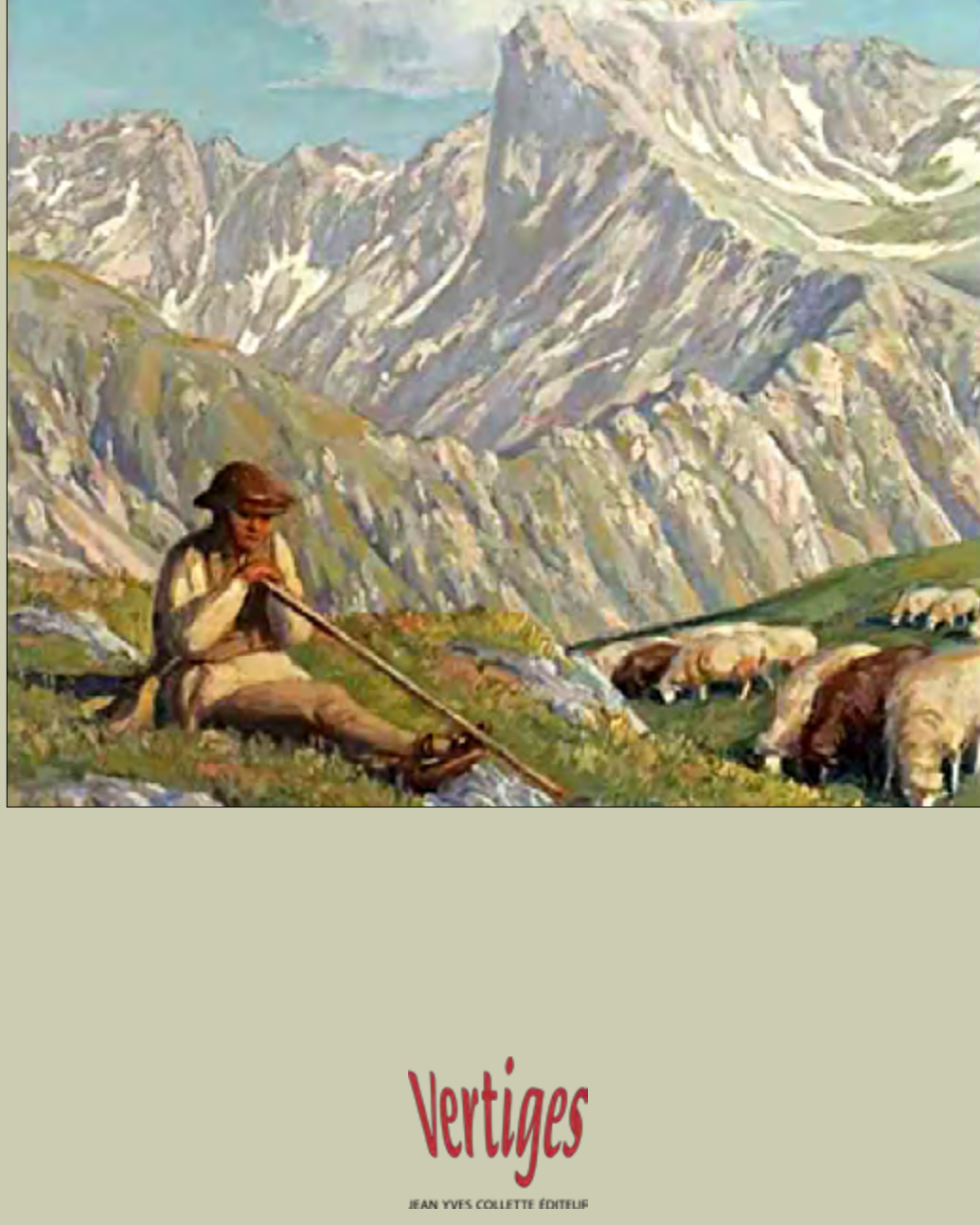


Miorita



Vertiges
JEAN-YVES COLLETTI ÉDITEUR

MIORITA est un poème populaire considéré souvent comme le plus important du folklore roumain sur le plan artistique.

Il compte plus de 2 000 variantes selon les régions, et est présent dans la totalité du territoire. Son origine est inconnue, tout comme la raison pour laquelle il y a autant de variantes et versions différentes.

Histoire

L'histoire est simple.

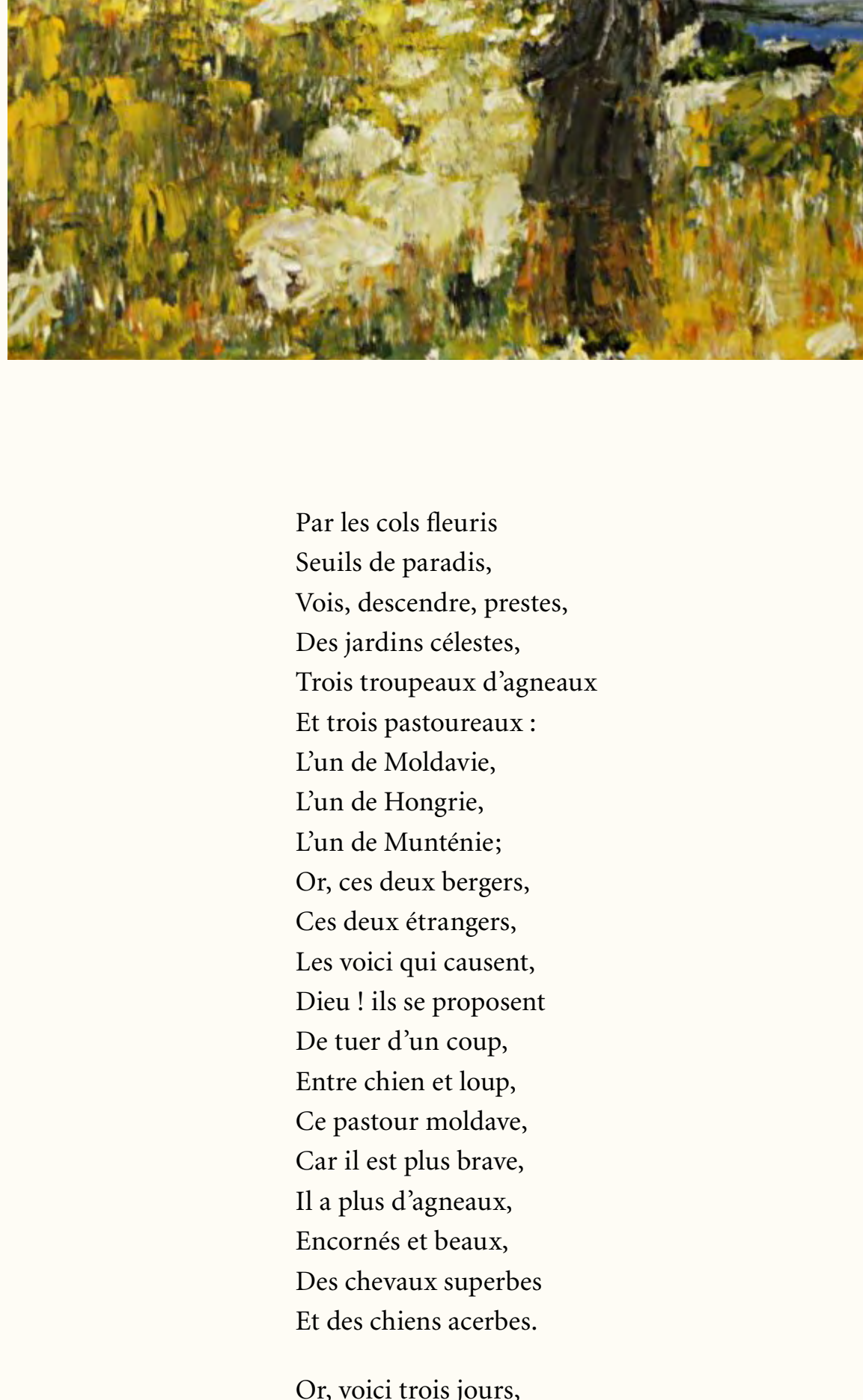
Il s'agit de trois bergers, un qui est de Moldavie, un qui est de Valachie et un qui est de Transylvanie.

Celui qui est de Moldavie a un mouton qui se nomme Miorita. Celui-ci lui dit que les deux autres veulent le tuer à la fin de la journée, et lui conseille de s'enfuir avec ses moutons.

Le berger moldave répond à Miorita qu'il ne partira pas et lui demande de dire aux tueurs de l'enterrer au milieu de ses bêtes avec trois flûtes au-dessus, pour que les moutons viennent pour pleurer du sang sur sa tombe.

Il lui dit ensuite de dire aux deux autres hommes qu'il est parti se marier avec la fille la plus noble du monde. À son mariage sont venus le Soleil et la Lune, les arbres, les montagnes, les oiseaux et les étoiles. Et, à la fin du mariage, une étoile est tombée du ciel pour lui.

Il dit ensuite que si Miorita voit sa mère, d'avoir pitié d'elle et de lui dire qu'il est parti se marier dans le Paradis, et rien d'autre.



Par les cols fleuris
Seuils de paradis,
Vois, descendre, prestes,
Des jardins célestes,
Trois troupeaux d'agneaux
Et trois pastoureux :
L'un de Moldavie,
L'un de Hongrie,
L'un de Munténie;
Or, ces deux bergers,
Ces deux étrangers,
Les voici qui causent,
Dieu ! ils se proposent
De tuer d'un coup,
Entre chien et loup,
Ce pastour moldave,
Car il est plus brave,
Il a plus d'agneaux,
Encornés et beaux,
Des chevaux superbes
Et des chiens acerbes.

Or, voici trois jours,
Qu'à nouveau, toujours !
Sa brebis chérie
Reste, là, marrie,
Sa voix ne se tait,
L'herbe lui déplaît.

— Ô, brebis bouclée,
Bouclée, annelée,
Depuis quelques jours
Tu gémis toujours
L'herbe est-elle fade
Ou es-tu malade ;
Dis-moi, cher trésor
À la toison d'or ?

— Maître, mon doux maître
Mène-nous pour paître
Dans le fond des bois
Où l'on trouve, au choix,
De l'herbe sans nombre
Et pour toi de l'ombre.

Maître, ô maître mien !
Garde auprès un chien,
Le plus fort des nôtres,
Car, sinon, les autres
Te tueront d'un coup
Entre chien et loup.

— O, brebis liante,
Si tu es voyante,
Si ce soir je meurs
Dans ce val en fleurs,
Dis-leur, brebis chère,
De me mettre en terre
Près de tous mes biens,
Pour ouïr mes chères.

Puis, quand tout est prêt
Mets à mes chevets :
Un pipeau de charme,
Moult il a du charme !
Un pipeau de houx,
Moult est triste et doux !
Un pipeau de chêne,
Moult il se déchaine !
Lorsqu'il se soufflera
Le vent y jouera ;
Alors rassemblées,
Mes brebis troublées,
Verseront de rang
Des larmes de sang.

Mais, de meurtre, amie
Ne leur parle mie !
Dis-leur, pour de vrai,
Que j'ai épousé
Reine sans seconde,
Promise du monde ;
Qu'à ces nocces-là
Un astre fila ;
Qu'au-dessus du trône
Tenaient ma couronne
La Lune, en atours,
Le Soleil, leurs cours,
Les grands monts, mes prêtres,
Mes témoins, les hêtres,
Aux hymnes des voix
Des oiseaux des bois.

Que j'ai eu pour cierges
Les étoiles vierges,
Des milliers d'oiseaux
Et d'astres, flambeaux ! ...
Mais si tu vois, chère,

Une vieille mère
Courant, toute en pleurs
Par ces champs en fleurs,
Demandant sans cesse
Pâle de détresse :
— Qui de vous a vu,
Qui aurait connu
Un fier père, mince
Comme un jeune prince ?

Son visage était
L'écume du lait ;
Sa moustache espiègle,
Deux épis de seigles ;
Ses cheveux, si beaux,
Ailes de corbeaux ;
Ses prunelles pures
La couleur des mures !

Toi, dis-lui, qu'au vrai
J'avais épousé
Reine sans seconde,
Promise du monde,
Dans un beau pays,
Coin du paradis !

Mais, las ! à ma mère
Ne raconte guère
Qu'à ces nocces-là
Un astre fila ;
Qu'au-dessus du trône
Tenaient ma couronne :
La Lune, en atours,
Le Soleil, leurs cours,
Les grands monts, mes prêtres,
Mes témoins les hêtres,
Aux hymnes des voix
Des oiseaux des bois ;
Que j'ai eu pour cierges
Les étoiles vierges,
Des milliers d'oiseaux
Et d'astres flambeaux ! ...

Miorita,
poème populaire roumain,
a été traduit en français par Jules Michelet
et publié, à Paris,
en 1854.

ISBN : 978-2-89668-419-9

© Vertiges éditeur, 2017

— 0420 —